

Les retrouvailles

Quand Léa était petite, elle allait souvent chercher son père à la gare avec sa maman. Elle se réjouissait à l'idée de le retrouver. Il partait fréquemment à l'étranger, pour son travail.

« Pourquoi ne reste-t-il pas auprès de nous ? » pensait-elle parfois.

Enfin, le TGV gris et bleu apparaissait au bout de la longue voie, avec son grand nez qui plongeait vers les rails. Il grossissait, ralentissait et s'arrêtait devant Léa, toujours ébahie de le voir d'aussi près. Les portes automatiques s'ouvraient. Des centaines de voyageurs envahissaient le quai, bousculant la fillette sur leur passage.

Sur le quai, Léa cherchait longuement son papa du regard, puis des bras la serraient et l'emportaient dans les airs. Léa était tellement émue qu'elle ne pouvait pas prononcer un seul mot. Heureusement, cela ne durait jamais bien longtemps... Bien vite, elle retrouvait sa voix et se mettait à raconter tous les menus événements de la semaine. Doucement, papa la reposait au sol et lui prenait la main. Ils repartaient alors vers la voiture, puis la maison, pendant que Léa finissait de raconter leur semaine.

Les retrouvailles

Quand Léa était petite, elle allait souvent chercher son père à la gare avec sa maman. Elle se réjouissait à l'idée de le retrouver. Il partait fréquemment à l'étranger, pour son travail.

« Pourquoi ne reste-t-il pas auprès de nous ? » pensait-elle parfois.

Enfin, le TGV gris et bleu apparaissait au bout de la longue voie, avec son grand nez qui plongeait vers les rails. Il grossissait, ralentissait et s'arrêtait devant Léa, toujours ébahie de le voir d'aussi près. Les portes automatiques s'ouvraient. Des centaines de voyageurs envahissaient le quai, bousculant la fillette sur leur passage.

Sur le quai, Léa cherchait longuement son papa du regard, puis des bras la serraient et l'emportaient dans les airs. Léa était tellement émue qu'elle ne pouvait pas prononcer un seul mot. Heureusement, cela ne durait jamais bien longtemps... Bien vite, elle retrouvait sa voix et se mettait à raconter tous les menus événements de la semaine. Doucement, papa la reposait au sol et lui prenait la main. Ils repartaient alors vers la voiture, puis la maison, pendant que Léa finissait de raconter leur semaine.

Je transpose de « elle » à « tu » :

Quand tu étais petite, tu allais souvent chercher ton père à la gare avec ta maman. Tu te réjouissais à l'idée de le retrouver. Il partait fréquemment à l'étranger, pour son travail.

« Pourquoi ne reste-t-il pas auprès de nous ? » pensais-tu parfois.

Enfin, le TGV gris et bleu apparaissait au bout de la longue voie, avec son grand nez qui plongeait vers les rails. Il grossissait, ralentissait et s'arrêtait devant toi, toujours ébahie de le voir d'aussi près. Les portes automatiques s'ouvraient. Des centaines de voyageurs envahissaient le quai, te bousculant ~~la fillette~~ sur leur passage.

Sur le quai, tu cherchais longuement ton papa du regard, puis des bras te serraient et t'emportaient dans les airs. Tu étais tellement émue que tu ne pouvais pas prononcer un seul mot. Heureusement, cela ne durait jamais bien longtemps... Bien vite, tu retrouvais ta voix et te mettais à raconter tous les menus événements de la semaine. Doucement, papa te reposait au sol et te prenait la main. Vous repartiez alors vers la voiture, puis la maison, pendant que tu finissais de raconter votre semaine.

Je transpose de « elle » à « tu » :

Quand tu étais petite, tu allais souvent chercher ton père à la gare avec ta maman. Tu te réjouissais à l'idée de le retrouver. Il partait fréquemment à l'étranger, pour son travail.

« Pourquoi ne reste-t-il pas auprès de nous ? » pensais-tu parfois.

Enfin, le TGV gris et bleu apparaissait au bout de la longue voie, avec son grand nez qui plongeait vers les rails. Il grossissait, ralentissait et s'arrêtait devant toi, toujours ébahie de le voir d'aussi près. Les portes automatiques s'ouvraient. Des centaines de voyageurs envahissaient le quai, te bousculant ~~la fillette~~ sur leur passage.

Sur le quai, tu cherchais longuement ton papa du regard, puis des bras te serraient et t'emportaient dans les airs. Tu étais tellement émue que tu ne pouvais pas prononcer un seul mot. Heureusement, cela ne durait jamais bien longtemps... Bien vite, tu retrouvais ta voix et te mettais à raconter tous les menus événements de la semaine. Doucement, papa te reposait au sol et te prenait la main. Vous repartiez alors vers la voiture, puis la maison, pendant que tu finissais de raconter votre semaine.

Je transpose de « elle » à « tu » :

Quand tu étais petite, tu allais souvent chercher ton père à la gare avec ta maman. Tu te réjouissais à l'idée de le retrouver. Il partait fréquemment à l'étranger, pour son travail.

« Pourquoi ne reste-t-il pas auprès de nous ? » pensais-tu parfois.

Enfin, le TGV gris et bleu apparaissait au bout de la longue voie, avec son grand nez qui plongeait vers les rails. Il grossissait, ralentissait et s'arrêtait devant toi, toujours ébahie de le voir d'aussi près. Les portes automatiques s'ouvraient. Des centaines de voyageurs envahissaient le quai, te bousculant ~~la fillette~~ sur leur passage.

Sur le quai, tu cherchais longuement ton papa du regard, puis des bras te serraient et t'emportaient dans les airs. Tu étais tellement émue que tu ne pouvais pas prononcer un seul mot. Heureusement, cela ne durait jamais bien longtemps... Bien vite, tu retrouvais ta voix et te mettais à raconter tous les menus événements de la semaine. Doucement, papa te reposait au sol et te prenait la main. Vous repartiez alors vers la voiture, puis la maison, pendant que tu finissais de raconter votre semaine.

Je transpose de « elle » à « tu » :

Quand tu étais petite, tu allais souvent chercher ton père à la gare avec ta maman. Tu te réjouissais à l'idée de le retrouver. Il partait fréquemment à l'étranger, pour son travail.

« Pourquoi ne reste-t-il pas auprès de nous ? » pensais-tu parfois.

Enfin, le TGV gris et bleu apparaissait au bout de la longue voie, avec son grand nez qui plongeait vers les rails. Il grossissait, ralentissait et s'arrêtait devant toi, toujours ébahie de le voir d'aussi près. Les portes automatiques s'ouvraient. Des centaines de voyageurs envahissaient le quai, te bousculant ~~la fillette~~ sur leur passage.

Sur le quai, tu cherchais longuement ton papa du regard, puis des bras te serraient et t'emportaient dans les airs. Tu étais tellement émue que tu ne pouvais pas prononcer un seul mot. Heureusement, cela ne durait jamais bien longtemps... Bien vite, tu retrouvais ta voix et te mettais à raconter tous les menus événements de la semaine. Doucement, papa te reposait au sol et te prenait la main. Vous repartiez alors vers la voiture, puis la maison, pendant que tu finissais de raconter votre semaine.

Le poème

Je me nomme Arthur et je vais vous expliquer
comment je fais un poème, alors que j'ai douze ans.

Je prends un journal et des ciseaux.

Je choisis dans ce journal un article qui a la longueur
que je veux donner à mon poème.

Je découpe l'article.

Puis je sépare avec soin chacun des mots qui forment
cet article et je les dépose dans un sac.

Je mélange doucement.

Je retire ensuite les coupures l'une après l'autre
et je les recopie consciencieusement dans l'ordre où elles quittent le sac.

J'ai ainsi un poème qui me ressemble :

original, charmant... mais mal compris !

Pourtant, quand je vois les autres poèmes,
je trouve que c'est le mien le plus beau !

Le poème

Je me nomme Arthur et je vais vous expliquer
comment je fais un poème, alors que j'ai douze ans.

Je prends un journal et des ciseaux.

Je choisis dans ce journal un article qui a la longueur
que je veux donner à mon poème.

Je découpe l'article.

Puis je sépare avec soin chacun des mots qui forment
cet article et je les dépose dans un sac.

Je mélange doucement.

Je retire ensuite les coupures l'une après l'autre
et je les recopie consciencieusement dans l'ordre où elles quittent le sac.

J'ai ainsi un poème qui me ressemble :

original, charmant... mais mal compris !

Pourtant, quand je vois les autres poèmes,
je trouve que c'est le mien le plus beau !

Le poème

Je me nomme Arthur et je vais vous expliquer
comment je fais un poème, alors que j'ai douze ans.

Je prends un journal et des ciseaux.

Je choisis dans ce journal un article qui a la longueur
que je veux donner à mon poème.

Je découpe l'article.

Puis je sépare avec soin chacun des mots qui forment
cet article et je les dépose dans un sac.

Je mélange doucement.

Je retire ensuite les coupures l'une après l'autre
et je les recopie consciencieusement dans l'ordre où elles quittent le sac.

J'ai ainsi un poème qui me ressemble :

original, charmant... mais mal compris !

Pourtant, quand je vois les autres poèmes,
je trouve que c'est le mien le plus beau !

Le poème

Je me nomme Arthur et je vais vous expliquer
comment je fais un poème, alors que j'ai douze ans.

Je prends un journal et des ciseaux.

Je choisis dans ce journal un article qui a la longueur
que je veux donner à mon poème.

Je découpe l'article.

Puis je sépare avec soin chacun des mots qui forment
cet article et je les dépose dans un sac.

Je mélange doucement.

Je retire ensuite les coupures l'une après l'autre
et je les recopie consciencieusement dans l'ordre où elles quittent le sac.

J'ai ainsi un poème qui me ressemble :

original, charmant... mais mal compris !

Pourtant, quand je vois les autres poèmes,
je trouve que c'est le mien le plus beau !

Je transpose du présent à l'imparfait :

*Je me nomme Arthur et je vais vous expliquer
comment je faisais un poème, alors que j'avais douze ans.*

Je prenais un journal et des ciseaux.
Je choisisais dans ce journal un article qui avait la longueur
que je voulais donner à mon poème.
Je découpais l'article.
Puis je séparais avec soin chacun des mots qui formaient
cet article et je les déposais dans un sac.
Je mélangeais doucement.
Je retirais ensuite les coupures l'une après l'autre
et je les recopiais consciencieusement dans l'ordre où elles quittaient le sac.
J'avais ainsi un poème qui me ressemblait :
original, charmant... mais mal compris !
Pourtant, quand je voyais les autres poèmes,
je trouvais que c'était le mien le plus beau !

Je transpose ce texte à l'imparfait de " je » à " nous » :

*Nous nous nommons Jules et Arthur et nous allons vous expliquer
comment nous faisions un poème, alors que nous avons douze ans.*

Nous prenions un journal et des ciseaux.
Nous choisisions dans ce journal un article qui avait la longueur
que nous voulions donner à notre poème.
Nous découpiions l'article.
Puis nous séparions avec soin chacun des mots qui formaient
cet article et nous les déposions dans un sac.
Nous mélangions doucement.
Nous retirions ensuite les coupures l'une après l'autre
et nous les recopions consciencieusement dans l'ordre où elles quittaient le sac.
Nous avions ainsi un poème qui nous ressemblait :
original, charmant... mais mal compris !
Pourtant, quand nous voyions les autres poèmes,
nous trouvions que c'était le nôtre le plus beau !

Je transpose du présent à l'imparfait :

*Je me nomme Arthur et je vais vous expliquer
comment je faisais un poème, alors que j'avais douze ans.*

Je prenais un journal et des ciseaux.
Je choisisais dans ce journal un article qui avait la longueur
que je voulais donner à mon poème.
Je découpais l'article.
Puis je séparais avec soin chacun des mots qui formaient
cet article et je les déposais dans un sac.
Je mélangeais doucement.
Je retirais ensuite les coupures l'une après l'autre
et je les recopiais consciencieusement dans l'ordre où elles quittaient le sac.
J'avais ainsi un poème qui me ressemblait :
original, charmant... mais mal compris !
Pourtant, quand je voyais les autres poèmes,
je trouvais que c'était le mien le plus beau !

Je transpose ce texte à l'imparfait de " je » à " nous » :

*Nous nous nommons Jules et Arthur et nous allons vous expliquer
comment nous faisions un poème, alors que nous avons douze ans.*

Nous prenions un journal et des ciseaux.
Nous choisisions dans ce journal un article qui avait la longueur
que nous voulions donner à notre poème.
Nous découpiions l'article.
Puis nous séparions avec soin chacun des mots qui formaient
cet article et nous les déposions dans un sac.
Nous mélangions doucement.
Nous retirions ensuite les coupures l'une après l'autre
et nous les recopions consciencieusement dans l'ordre où elles quittaient le sac.
Nous avions ainsi un poème qui nous ressemblait :
original, charmant... mais mal compris !
Pourtant, quand nous voyions les autres poèmes,
nous trouvions que c'était le nôtre le plus beau !

L'enfant aveugle

Louis Braille était un petit garçon aveugle. Il ne l'avait pas toujours été. Comme les autres, durant les trois premières années de sa vie, Louis avait vu les arbres, les champs, la rivière, le ciel et les rues de Coupvray, la petite ville où il vivait. Il avait vu sa mère et son père, son frère et ses sœurs et la petite maison de pierre qu'ils habitaient.

Puis, un jour, il y eut un accident. Louis se blessa un œil avec un outil. L'œil s'infecta, puis le deuxième. Peu à peu, Louis vit de moins en moins, et un jour, il ne vit plus du tout.

Désormais, Louis était aveugle. Mais ses parents voulaient le voir vivre comme un enfant normal. Il avait des tâches à accomplir. Son père lui avait appris comment polir le cuir avec du cirage et un chiffon doux. Louis ne voyait pas le cuir devenir brillant, mais il le sentait s'adoucir sous ses doigts.

Simon Braille avait fait une canne pour son fils. Louis apprenait à balancer sa canne devant lui en marchant ; et quand la canne heurtait quelque chose, il savait qu'il fallait faire un détour...

Il devenait de plus en plus hardi dans les rues pavées de Coupvray. Il savait qu'il était près de la boulangerie à la bonne odeur du pain. Le tintement de la cloche de l'église, l'aboïement du chien des voisins, le gargouillis du ruisseau lui racontaient tout ce qu'il ne pouvait pas voir.

Les gens aussi avaient leur son. Une personne toussait d'une voix grave, une autre avait l'habitude de siffloter, entre ses dents... Louis aimait tout particulièrement rester assis sur les marches devant la maison et appeler par leur nom les passants. Il ne se trompait presque jamais.

Adaptation du livre de Margaret Davidson, *Louis Braille, l'enfant de la nuit*
Traduction de Camille Fabien, © Éditions Gallimard

L'enfant aveugle

Louis Braille était un petit garçon aveugle. Il ne l'avait pas toujours été. Comme les autres, durant les trois premières années de sa vie, Louis avait vu les arbres, les champs, la rivière, le ciel et les rues de Coupvray, la petite ville où il vivait. Il avait vu sa mère et son père, son frère et ses sœurs et la petite maison de pierre qu'ils habitaient.

Puis, un jour, il y eut un accident. Louis se blessa un œil avec un outil. L'œil s'infecta, puis le deuxième. Peu à peu, Louis vit de moins en moins, et un jour, il ne vit plus du tout.

Désormais, Louis était aveugle. Mais ses parents voulaient le voir vivre comme un enfant normal. Il avait des tâches à accomplir. Son père lui avait appris comment polir le cuir avec du cirage et un chiffon doux. Louis ne voyait pas le cuir devenir brillant, mais il le sentait s'adoucir sous ses doigts.

Simon Braille avait fait une canne pour son fils. Louis apprenait à balancer sa canne devant lui en marchant ; et quand la canne heurtait quelque chose, il savait qu'il fallait faire un détour...

Il devenait de plus en plus hardi dans les rues pavées de Coupvray. Il savait qu'il était près de la boulangerie à la bonne odeur du pain. Le tintement de la cloche de l'église, l'aboïement du chien des voisins, le gargouillis du ruisseau lui racontaient tout ce qu'il ne pouvait pas voir.

Les gens aussi avaient leur son. Une personne toussait d'une voix grave, une autre avait l'habitude de siffloter, entre ses dents... Louis aimait tout particulièrement rester assis sur les marches devant la maison et appeler par leur nom les passants. Il ne se trompait presque jamais.

Adaptation du livre de Margaret Davidson, *Louis Braille, l'enfant de la nuit*
Traduction de Camille Fabien, © Éditions Gallimard

Je transpose de « il » à « vous (de politesse) » :

[...]

Désormais, vous étiez aveugle. Mais vos parents voulaient vous voir vivre comme un enfant normal. Vous aviez des tâches à accomplir. Votre père vous avait appris comment polir le cuir avec du cirage et un chiffon doux. Vous ne voyiez pas le cuir devenir brillant, mais vous le sentiez s'adoucir sous vos doigts.

Simon Braille, votre père, avait fait une canne pour vous. Vous appreniez à balancer votre canne devant vous en marchant ; et quand la canne heurtait quelque chose, vous saviez qu'il fallait faire un détour...

Vous deveniez de plus en plus hardi dans les rues pavées de Coupvray. Vous saviez que vous étiez près de la boulangerie à la bonne odeur du pain. Le tintement de la cloche de l'église, l'abolement du chien des voisins, le gargouillis du ruisseau vous racontaient tout ce que vous ne pouviez pas voir.

[...]

Je transpose de « il » à « vous (de politesse) » :

[...]

Désormais, vous étiez aveugle. Mais vos parents voulaient vous voir vivre comme un enfant normal. Vous aviez des tâches à accomplir. Votre père vous avait appris comment polir le cuir avec du cirage et un chiffon doux. Vous ne voyiez pas le cuir devenir brillant, mais vous le sentiez s'adoucir sous vos doigts.

Simon Braille, votre père, avait fait une canne pour vous. Vous appreniez à balancer votre canne devant vous en marchant ; et quand la canne heurtait quelque chose, vous saviez qu'il fallait faire un détour...

Vous deveniez de plus en plus hardi dans les rues pavées de Coupvray. Vous saviez que vous étiez près de la boulangerie à la bonne odeur du pain. Le tintement de la cloche de l'église, l'abolement du chien des voisins, le gargouillis du ruisseau vous racontaient tout ce que vous ne pouviez pas voir.

[...]

Je transpose de « il » à « vous (de politesse) » :

[...]

Désormais, vous étiez aveugle. Mais vos parents voulaient vous voir vivre comme un enfant normal. Vous aviez des tâches à accomplir. Votre père vous avait appris comment polir le cuir avec du cirage et un chiffon doux. Vous ne voyiez pas le cuir devenir brillant, mais vous le sentiez s'adoucir sous vos doigts.

Simon Braille, votre père, avait fait une canne pour vous. Vous appreniez à balancer votre canne devant vous en marchant ; et quand la canne heurtait quelque chose, vous saviez qu'il fallait faire un détour...

Vous deveniez de plus en plus hardi dans les rues pavées de Coupvray. Vous saviez que vous étiez près de la boulangerie à la bonne odeur du pain. Le tintement de la cloche de l'église, l'abolement du chien des voisins, le gargouillis du ruisseau vous racontaient tout ce que vous ne pouviez pas voir.

[...]

Je transpose de « il » à « vous (de politesse) » :

[...]

Désormais, vous étiez aveugle. Mais vos parents voulaient vous voir vivre comme un enfant normal. Vous aviez des tâches à accomplir. Votre père vous avait appris comment polir le cuir avec du cirage et un chiffon doux. Vous ne voyiez pas le cuir devenir brillant, mais vous le sentiez s'adoucir sous vos doigts.

Simon Braille, votre père, avait fait une canne pour vous. Vous appreniez à balancer votre canne devant vous en marchant ; et quand la canne heurtait quelque chose, vous saviez qu'il fallait faire un détour...

Vous deveniez de plus en plus hardi dans les rues pavées de Coupvray. Vous saviez que vous étiez près de la boulangerie à la bonne odeur du pain. Le tintement de la cloche de l'église, l'abolement du chien des voisins, le gargouillis du ruisseau vous racontaient tout ce que vous ne pouviez pas voir.

[...]

Tistou et l'école

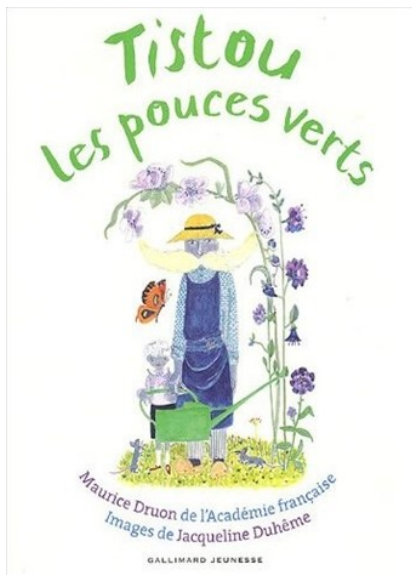
Tistou a huit ans quand Madame Mère décide de l'envoyer à l'école de Mirepoil.

Hélas, hélas ! L'école a sur Tistou un effet imprévisible et désastreux. Lorsque s'ouvre le lent défilé des lettres qui marchent au pas sur le tableau noir, lorsque commence la longue chaîne des trois-fois-trois, des cinq-fois-cinq, des sept-fois-sept, Tistou éprouve un picotement dans l'œil gauche et tombe profondément endormi. Il n'est pourtant ni sot ni paresseux ni fatigué non plus. Il est plein de bonne volonté.

« Je ne veux pas dormir, je ne veux pas dormir », se dit Tistou. Il visse les yeux au tableau, colle ses oreilles à la voix du maître. Mais il sent venir le petit picotement... Il essaie de lutter par tous les moyens contre le sommeil. Il se chante tout bas une très jolie chanson de son invention.

Rien à faire. La voix du maître se change en berceuse ; il fait nuit sur le tableau noir ; le plafond chuchote à Tistou : « Pstt, pstt, par ici les beaux rêves ! » et la classe de Mirepoil devient la classe aux songes.

Adaptation de *Tistou les pouces verts*,
Maurice Druon



Tistou et l'école

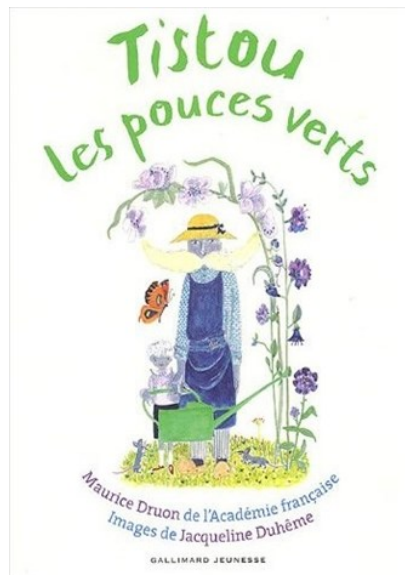
Tistou a huit ans quand Madame Mère décide de l'envoyer à l'école de Mirepoil.

Hélas, hélas ! L'école a sur Tistou un effet imprévisible et désastreux. Lorsque s'ouvre le lent défilé des lettres qui marchent au pas sur le tableau noir, lorsque commence la longue chaîne des trois-fois-trois, des cinq-fois-cinq, des sept-fois-sept, Tistou éprouve un picotement dans l'œil gauche et tombe profondément endormi. Il n'est pourtant ni sot ni paresseux ni fatigué non plus. Il est plein de bonne volonté.

« Je ne veux pas dormir, je ne veux pas dormir », se dit Tistou. Il visse les yeux au tableau, colle ses oreilles à la voix du maître. Mais il sent venir le petit picotement... Il essaie de lutter par tous les moyens contre le sommeil. Il se chante tout bas une très jolie chanson de son invention.

Rien à faire. La voix du maître se change en berceuse ; il fait nuit sur le tableau noir ; le plafond chuchote à Tistou : « Pstt, pstt, par ici les beaux rêves ! » et la classe de Mirepoil devient la classe aux songes.

Adaptation de *Tistou les pouces verts*,
Maurice Druon



Je transpose du présent à l'imparfait :

Tistou avait huit ans quand Madame Mère décida de l'envoyer à l'école de Mirepoil.

Hélas, hélas ! L'école avait sur Tistou un effet imprévisible et désastreux. Lorsque s'ouvrait le lent défilé des lettres qui marchent au pas sur le tableau noir, lorsque commençait la longue chaîne des trois-fois-trois, des cinq-fois-cinq, des sept-fois-sept, Tistou éprouvait un picotement dans l'œil gauche et tombait profondément endormi. Il n'était pourtant ni sot ni paresseux ni fatigué non plus. Il était plein de bonne volonté.

« Je ne veux pas dormir, je ne veux pas dormir », se disait Tistou. Il vissait les yeux au tableau, collait ses oreilles à la voix du maître. Mais il sentait venir le petit picotement... Il essayait de lutter par tous les moyens contre le sommeil. Il se chantait tout bas une très jolie chanson de son invention.

Rien à faire. La voix du maître se changeait en berceuse ; il faisait nuit sur le tableau noir ; le plafond chuchotait à Tistou : « Pstt, pstt, par ici les beaux rêves ! » et la classe de Mirepoil devenait la classe aux songes.

Je transpose du présent à l'imparfait :

Tistou avait huit ans quand Madame Mère décida de l'envoyer à l'école de Mirepoil.

Hélas, hélas ! L'école avait sur Tistou un effet imprévisible et désastreux. Lorsque s'ouvrait le lent défilé des lettres qui marchent au pas sur le tableau noir, lorsque commençait la longue chaîne des trois-fois-trois, des cinq-fois-cinq, des sept-fois-sept, Tistou éprouvait un picotement dans l'œil gauche et tombait profondément endormi. Il n'était pourtant ni sot ni paresseux ni fatigué non plus. Il était plein de bonne volonté.

« Je ne veux pas dormir, je ne veux pas dormir », se disait Tistou. Il vissait les yeux au tableau, collait ses oreilles à la voix du maître. Mais il sentait venir le petit picotement... Il essayait de lutter par tous les moyens contre le sommeil. Il se chantait tout bas une très jolie chanson de son invention.

Rien à faire. La voix du maître se changeait en berceuse ; il faisait nuit sur le tableau noir ; le plafond chuchotait à Tistou : « Pstt, pstt, par ici les beaux rêves ! » et la classe de Mirepoil devenait la classe aux songes.

Je transpose du présent à l'imparfait :

Tistou avait huit ans quand Madame Mère décida de l'envoyer à l'école de Mirepoil.

Hélas, hélas ! L'école avait sur Tistou un effet imprévisible et désastreux. Lorsque s'ouvrait le lent défilé des lettres qui marchent au pas sur le tableau noir, lorsque commençait la longue chaîne des trois-fois-trois, des cinq-fois-cinq, des sept-fois-sept, Tistou éprouvait un picotement dans l'œil gauche et tombait profondément endormi. Il n'était pourtant ni sot ni paresseux ni fatigué non plus. Il était plein de bonne volonté.

« Je ne veux pas dormir, je ne veux pas dormir », se disait Tistou. Il vissait les yeux au tableau, collait ses oreilles à la voix du maître. Mais il sentait venir le petit picotement... Il essayait de lutter par tous les moyens contre le sommeil. Il se chantait tout bas une très jolie chanson de son invention.

Rien à faire. La voix du maître se changeait en berceuse ; il faisait nuit sur le tableau noir ; le plafond chuchotait à Tistou : « Pstt, pstt, par ici les beaux rêves ! » et la classe de Mirepoil devenait la classe aux songes.

Je transpose du présent à l'imparfait :

Tistou avait huit ans quand Madame Mère décida de l'envoyer à l'école de Mirepoil.

Hélas, hélas ! L'école avait sur Tistou un effet imprévisible et désastreux. Lorsque s'ouvrait le lent défilé des lettres qui marchent au pas sur le tableau noir, lorsque commençait la longue chaîne des trois-fois-trois, des cinq-fois-cinq, des sept-fois-sept, Tistou éprouvait un picotement dans l'œil gauche et tombait profondément endormi. Il n'était pourtant ni sot ni paresseux ni fatigué non plus. Il était plein de bonne volonté.

« Je ne veux pas dormir, je ne veux pas dormir », se disait Tistou. Il vissait les yeux au tableau, collait ses oreilles à la voix du maître. Mais il sentait venir le petit picotement... Il essayait de lutter par tous les moyens contre le sommeil. Il se chantait tout bas une très jolie chanson de son invention.

Rien à faire. La voix du maître se changeait en berceuse ; il faisait nuit sur le tableau noir ; le plafond chuchotait à Tistou : « Pstt, pstt, par ici les beaux rêves ! » et la classe de Mirepoil devenait la classe aux songes.

Voleur

Avant, j'avais peur des voleurs. Toutes les nuits, je les entendais fouiller dans mon placard. Vite, j'allumais ma lampe de chevet, mais c'était toujours trop tard. Ils sentaient tout de suite que j'étais réveillé, et ils filaient sans laisser de trace.

Quand j'en parlais à papa, il se moquait de moi.

« Tu inventes, disait-il. Les voleurs savent très bien qu'il n' a rien à voler chez nous. Et puis, ajoutait-il en se frappant la poitrine comme un orang-outan, tu oublies que je suis là pour te défendre ! »

Oui mais une nuit, j'en ai vu un, de voleur. J'avais la main sur l'interrupteur, alors, dès que je l'ai entendu, j'ai allumé et je ne l'ai pas raté. Je crois bien qu'il a eu aussi peur que moi. Faut dire que j'avais mis mon déguisement de squelette à la place de mon pyjama, et c'est plutôt impressionnant.

– Écoutez, je lui ai dit, vous ne trouverez pas grand-chose ici. Mais allez voir dans la chambre de mon père, il cache son portefeuille sous l'oreiller.

Il m'a regardé d'un air ahuri, mais il a fait ce que j'ai dit. Il a quand même pris ma tirelire sur l'étagère. Je m'en fichais pas mal : il n'y a pas un sou dedans. J'y mets seulement mes vieux chewing-gums et mes crottes de nez.

Dès qu'il a eu le dos tourné, je me suis précipité à la fenêtre. J'ai vu qu'il avait pris une échelle pour monter. Je l'ai déplacée de quelques centimètres, puis je suis vite allé voir ce qu'il faisait à mon papa.

J'ai collé mon œil à la serrure et j'ai assisté au spectacle. Les mains en l'air, papa tremblait comme un œuf en gelée, et je l'entendais claquer des dents plus fort qu'une paire de castagnettes.

Voleur

Avant, j'avais peur des voleurs. Toutes les nuits, je les entendais fouiller dans mon placard. Vite, j'allumais ma lampe de chevet, mais c'était toujours trop tard. Ils sentaient tout de suite que j'étais réveillé, et ils filaient sans laisser de trace.

Quand j'en parlais à papa, il se moquait de moi.

« Tu inventes, disait-il. Les voleurs savent très bien qu'il n' a rien à voler chez nous. Et puis, ajoutait-il en se frappant la poitrine comme un orang-outan, tu oublies que je suis là pour te défendre ! »

Oui mais une nuit, j'en ai vu un, de voleur. J'avais la main sur l'interrupteur, alors, dès que je l'ai entendu, j'ai allumé et je ne l'ai pas raté. Je crois bien qu'il a eu aussi peur que moi. Faut dire que j'avais mis mon déguisement de squelette à la place de mon pyjama, et c'est plutôt impressionnant.

– Écoutez, je lui ai dit, vous ne trouverez pas grand-chose ici. Mais allez voir dans la chambre de mon père, il cache son portefeuille sous l'oreiller.

Il m'a regardé d'un air ahuri, mais il a fait ce que j'ai dit. Il a quand même pris ma tirelire sur l'étagère. Je m'en fichais pas mal : il n'y a pas un sou dedans. J'y mets seulement mes vieux chewing-gums et mes crottes de nez.

Dès qu'il a eu le dos tourné, je me suis précipité à la fenêtre. J'ai vu qu'il avait pris une échelle pour monter. Je l'ai déplacée de quelques centimètres, puis je suis vite allé voir ce qu'il faisait à mon papa.

J'ai collé mon œil à la serrure et j'ai assisté au spectacle. Les mains en l'air, papa tremblait comme un œuf en gelée, et je l'entendais claquer des dents plus fort qu'une paire de castagnettes.

– File-moi ton portefeuille ! a ordonné le voleur. Fais pas le malin, je sais qu'il est planqué sous l'oreiller !

Papa a sorti le portefeuille, bien gentiment, et l'a donné au voleur.

Je suis retourné à toute vitesse dans ma chambre, et je me suis fourré au lit. Deux secondes après, j'ai vu le voleur repasser pour sortir par la fenêtre. J'ai fait semblant d'être mort de peur. Il a enjambé le rebord de la fenêtre, il a posé un pied sur l'échelle et... patatras! Il a dégringolé jusqu'en bas. J'ai vite refermé les volets et je me suis recouché pour de bon. Je crois que j'ai jamais si bien dormi.

Depuis, c'est drôle, j'ai plus peur des voleurs. Mais, papa, si. Il se réveille dès qu'il entend un bruit, et, après, il ne peut plus fermer l'œil de la nuit. Alors, quand je suis très, très gentil, je l'autorise à dormir dans ma chambre. Sur le tapis.

Nouvelles histoires pressées, de Bernard Friot
collection *Milan Poche Junior*, © 2000 Éditions Milan

– File-moi ton portefeuille ! a ordonné le voleur. Fais pas le malin, je sais qu'il est planqué sous l'oreiller !

Papa a sorti le portefeuille, bien gentiment, et l'a donné au voleur.

Je suis retourné à toute vitesse dans ma chambre, et je me suis fourré au lit. Deux secondes après, j'ai vu le voleur repasser pour sortir par la fenêtre. J'ai fait semblant d'être mort de peur. Il a enjambé le rebord de la fenêtre, il a posé un pied sur l'échelle et... patatras! Il a dégringolé jusqu'en bas. J'ai vite refermé les volets et je me suis recouché pour de bon. Je crois que j'ai jamais si bien dormi.

Depuis, c'est drôle, j'ai plus peur des voleurs. Mais, papa, si. Il se réveille dès qu'il entend un bruit, et, après, il ne peut plus fermer l'œil de la nuit. Alors, quand je suis très, très gentil, je l'autorise à dormir dans ma chambre. Sur le tapis.

Nouvelles histoires pressées, de Bernard Friot
collection *Milan Poche Junior*, © 2000 Éditions Milan

– File-moi ton portefeuille ! a ordonné le voleur. Fais pas le malin, je sais qu'il est planqué sous l'oreiller !

Papa a sorti le portefeuille, bien gentiment, et l'a donné au voleur.

Je suis retourné à toute vitesse dans ma chambre, et je me suis fourré au lit. Deux secondes après, j'ai vu le voleur repasser pour sortir par la fenêtre. J'ai fait semblant d'être mort de peur. Il a enjambé le rebord de la fenêtre, il a posé un pied sur l'échelle et... patatras! Il a dégringolé jusqu'en bas. J'ai vite refermé les volets et je me suis recouché pour de bon. Je crois que j'ai jamais si bien dormi.

Depuis, c'est drôle, j'ai plus peur des voleurs. Mais, papa, si. Il se réveille dès qu'il entend un bruit, et, après, il ne peut plus fermer l'œil de la nuit. Alors, quand je suis très, très gentil, je l'autorise à dormir dans ma chambre. Sur le tapis.

Nouvelles histoires pressées, de Bernard Friot
collection *Milan Poche Junior*, © 2000 Éditions Milan

– File-moi ton portefeuille ! a ordonné le voleur. Fais pas le malin, je sais qu'il est planqué sous l'oreiller !

Papa a sorti le portefeuille, bien gentiment, et l'a donné au voleur.

Je suis retourné à toute vitesse dans ma chambre, et je me suis fourré au lit. Deux secondes après, j'ai vu le voleur repasser pour sortir par la fenêtre. J'ai fait semblant d'être mort de peur. Il a enjambé le rebord de la fenêtre, il a posé un pied sur l'échelle et... patatras! Il a dégringolé jusqu'en bas. J'ai vite refermé les volets et je me suis recouché pour de bon. Je crois que j'ai jamais si bien dormi.

Depuis, c'est drôle, j'ai plus peur des voleurs. Mais, papa, si. Il se réveille dès qu'il entend un bruit, et, après, il ne peut plus fermer l'œil de la nuit. Alors, quand je suis très, très gentil, je l'autorise à dormir dans ma chambre. Sur le tapis.

Nouvelles histoires pressées, de Bernard Friot
collection *Milan Poche Junior*, © 2000 Éditions Milan